Laura Bellini



Ne m'apporte pas de bon sens

Il connaît les risques. Elle ne renoncera pas à ses rêves.

Ne m'apporte pas de bon sens

Il connaît les risques. Elle ne renoncera pas à ses rêves.

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384902172

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Le poids des choses impossibles 12
Chapitre 2 - Les limites que nous nous imposons..... 23
Chapitre 3 - Là où le sol cesse d'être sûr..... 36
Chapitre 4 - Les choses qu'on n'inscrit pas au programme 48
Chapitre 5 - Le droit de dire non 62
Chapitre 6 - À un baiser de distance..... 74
Chapitre 7 - Entre désir et confiance..... 87
Chapitre 8 - Un monde au-delà des structures..... 99
Chapitre 9 - L'épreuve qui change tout 111
Chapitre 10 - Quand nous cessons de faire semblant.....123
Chapitre 11 - L'intimité a ses règles 136
Chapitre 12 - Le prix du silence 148
Chapitre 13 - Les limites du compromis 159
Chapitre 14 - La vérité que tu ne sais pas encore dire 171
Chapitre 15 - Tout ce que tu ne m'as pas dit.....182
Chapitre 16 - Une distance impossible à mesurer.....195
Chapitre 17 - Ce que je choisis moi-même..... 209
Chapitre 18 - L'épreuve de la confiance..... 220
Chapitre 19 - Tout ce qui doit vraiment résister 233
Chapitre 20 - Souffle..... 245

INTRO

La première pierre se détacha de la falaise à neuf heures dix-sept, à l'instant précis où je décidai que je ne laisserais personne réduire les dimensions de mon projet.

Elle n'était pas grosse. Un fragment de roche de la taille d'un poing heurta une corniche à quelques mètres de moi, rebondit deux fois, puis disparut parmi les éboulis clairs. Le bruit résonna dans la carrière avec une netteté désagréable. Je restai immobile, un rouleau de plans coincé sous le bras, les yeux fixés sur l'endroit d'où la pierre s'était détachée. Il avait plu la veille. L'humidité assombrissait encore les fissures de la paroi de granit, mais le ciel au-dessus de la Basse-Silésie était désormais parfaitement dégagé.

— Formidable, murmurai-je. Même la montagne a décidé de donner son avis.

Je me déplaçai au-delà de la ligne délimitée par le ruban jaune et consultai ma montre. Il me restait treize minutes avant mon rendez-vous avec le représentant de l'organisateur. Treize minutes pour trouver la lumière idéale, installer des repères provisoires et me convaincre que six mois de travail ne se termineraient pas par un compromis dont j'aurais honte.

Je m'appelle Jagna Kurek. J'avais trente ans, un atelier de sculpture à Wrocław et un talent certain pour prendre des décisions que ma mère ne qualifiait de courageuses que lorsqu'elle en ignorait le prix.

Cette installation devait être l'œuvre la plus importante que j'aie créée jusqu'alors.

Pas parce qu'elle serait la plus grande, même si elle prévoyait une structure de près de huit mètres de haut. Pas non plus parce que, pour la première fois, je disposais d'un budget suffisant pour engager une équipe de professionnels. C'était quelque chose de plus difficile à expliquer : je voulais que les visiteurs de cette carrière abandonnée ne voient pas seulement un lieu dont on avait extrait la pierre pendant des décennies, mais aussi un espace capable d'accueillir quelque chose de délicat.

J'avais provisoirement baptisé l'installation « Souffle ».

Trois bras d'acier incurvés devaient soutenir des panneaux translucides entre lesquels l'air circulerait. Sous un certain angle, l'ensemble évoquerait une fissure qui s'ouvre dans la roche. La rudesse et la légèreté. Le poids et le mouvement. Quelque chose qu'aucune photographie ne pourrait véritablement saisir.

Je sortis de mon sac une petite maquette enveloppée dans un tissu doux. Je la posai sur un rocher plat, puis m'accroupis pour vérifier ses proportions par rapport à la falaise.

— Ici, murmurai-je. Exactement ici.

— À votre place, je reculerais de deux mètres.

La voix masculine venait de derrière moi.

Je détestais qu'on me prenne par surprise. Je détestais encore davantage que la première phrase prononcée par un inconnu consiste à me demander de changer de place.

Je me retournai.

L'homme qui se tenait à l'entrée de la terrasse inférieure était grand. Il portait un pantalon de travail sombre et une chemise claire dont les manches étaient retroussées. Une

sacoche remplie de documents pendait à son épaule et il tenait un casque de chantier à la main. Il avait l'air de quelqu'un qui n'était pas venu admirer une œuvre d'art, mais vérifier qu'elle ne risquait pas de tuer accidentellement l'un des participants à l'événement.

Ses cheveux étaient foncés, un peu trop longs pour un homme qui semblait aussi attaché à l'ordre. Son visage n'avait rien de particulièrement sévère. C'était son regard qui lui donnait cet air sérieux : attentif, patient, dépourvu de cette volonté de faire immédiatement bonne impression.

— À votre place, je commencerais par dire bonjour.

Le coin de sa bouche frémit.

— Bonjour. Deux mètres sur votre gauche.

— Vous êtes toujours aussi charmant ?

— Seulement lorsque quelqu'un se tient sous une zone où la roche vient de se détacher.

Je levai de nouveau les yeux vers la paroi. L'homme désigna une fissure étroite qui courait plusieurs mètres au-dessus de nos têtes. Je ne l'avais pas remarquée, car une saillie rocheuse la dissimulait depuis l'endroit où je me trouvais.

À contrecœur, je déplaçai la maquette et me décalai à mon tour.

— Satisfait ?

— Un peu plus rassuré.

— Ce n'est pas la même chose.

— En général, il est difficile d'obtenir l'un sans l'autre.

Il s'approcha, puis s'arrêta à une distance polie. Ce fut seulement à cet instant que je remarquai les petites

cicatrices sur ses mains et les traces de graphite sur le côté de son index. Ce n'étaient pas les mains d'un homme qui se contentait de donner des ordres. À ma grande surprise, ce détail améliora immédiatement mon humeur.

— Jagna Kurek, me présentai-je en lui tendant la main.

— Maksymilian Las.

Il me serra la main avec assurance, mais brièvement. Sa paume était chaude, la mienne refroidie par l'air matinal. Je laissai mon regard s'attarder sur son visage une fraction de seconde de plus que ne l'exigeait la simple courtoisie.

— Ingénieur en structures ? demandai-je.

— Entre autres.

— Voilà qui semble suspect.

— Je conçois des structures d'exposition. Et il m'arrive de sauver des idées dont les auteurs ont oublié de tenir compte de la gravité.

— Et il vous arrive aussi de gâcher les idées de personnes qui savent parfaitement ce qu'est la gravité ?

Cette fois, il sourit franchement. Cela transforma son visage bien davantage que je n'étais disposée à l'admettre.

— Tout dépend de l'attachement qu'elles leur portent.

— À la gravité ?

— À leurs idées.

J'aurais dû éclater de rire. À la place, je ressentis une curiosité agaçante.

Maksymilian s'accroupit près de la maquette sans la toucher, attendant manifestement que je l'y autorise. Il examina pendant un moment les bras incurvés et les surfaces délicates en matériau synthétique laiteux. Son

regard suivit les assemblages, les points d'appui, puis finit par s'arrêter sur l'espace vide au centre.

— C'est censé bouger ? demanda-t-il.

— Respirer.

— Mécaniquement ?

— Avec le vent. Les panneaux doivent réagir à sa direction, mais l'ensemble doit conserver une certaine sérénité. Je ne veux pas que cela ressemble à une collection de fanions dans une fête foraine.

— Je comprends.

Il avait prononcé ces mots sans la moindre condescendance. C'est précisément pour cette raison que je n'appréciai pas de le voir examiner la base avec davantage d'attention que le reste.

— N'y pensez même pas, le prévins-je.

— Je n'ai encore rien dit.

— Vous avez la tête de quelqu'un qui s'apprête à prononcer le mot « malheureusement ».

Il se redressa.

— Dans ce cas, je vais commencer par quelque chose de plus agréable. C'est une excellente idée.

Il me prit au dépourvu.

Pendant un instant, je ne trouvai rien à répondre. J'étais habituée aux compliments formulés à distance respectable, aux manifestations d'enthousiasme de personnes qui ne comprenaient pas tout le travail dissimulé derrière l'apparente simplicité d'une forme. Lui l'avait dit autrement. Comme quelqu'un qui avait perçu à la fois le résultat et les difficultés nécessaires pour y parvenir.

— Merci.

— Et maintenant, j'aimerais voir les documents relatifs aux fondations.

Je poussai un soupir.

— Je savais bien qu'il y aurait un « malheureusement ».

Il ne répondit pas immédiatement. Il observa la falaise, puis les emplacements que j'avais marqués pour la future installation.

— Je n'ai pas l'intention de vous retirer votre projet, Jagna.

— Tout le monde dit cela avant de tenter de le réduire.

— Et vous, vous considérez toujours que la prudence est un manque de confiance ?

Sa question avait touché quelque chose d'un peu trop intime, dont je n'avais aucune envie de discuter avec un inconnu.

Je rangeai la maquette dans mon sac. Lentement, avec davantage de précautions que d'habitude, pour ne pas laisser paraître à quel point il m'avait irritée.

Maksymilian n'essaya pas de combler le silence. Il sortit plutôt de sa sacoche un plan de la carrière. Dans la marge supérieure, je remarquai trois mots ajoutés à la main : « vérifier charges dynamiques ». Plus bas figurait une ancienne date, barrée avec tant de force que le papier en était presque usé.

— L'organisateur m'a transmis vos dessins, dit-il. Mais pas l'ensemble des calculs.

— Parce qu'ils ne sont pas tous terminés.

— Je sais. C'est justement pour cela que je suis ici.

— Pour me dire ce que je n'ai pas le droit de faire ?

Il leva les yeux.

— Pour déterminer ce qu'il faut faire afin que vous puissiez le réaliser.

Je me tus.

Le vent traversa la carrière, soulevant une fine poussière et faisant danser les pointes de mes cheveux. Maksymilian retint instinctivement le plan déplié. Je remarquai alors que ses doigts s'étaient crispés sur le papier un peu plus fort que nécessaire. Il regarda la paroi rocheuse avec une expression que je ne parvins pas à déchiffrer.

Ce n'était pas de la simple prudence.

Pendant une seconde, il eut l'air de voir quelque chose qui n'était pas devant nous.

— Il s'est passé quelque chose ? demandai-je.

— Non. Nous devons simplement choisir le bon emplacement.

Il avait répondu trop vite. Puis il posa le plan et s'écarta, me laissant suffisamment de place pour examiner les indications.

En contrebas, un moteur se fit entendre. L'organisateur arrivait en avance. Je savais que, dans quelques minutes, nous commencerions à discuter du calendrier, du budget et des délais. C'était à cela que j'aurais dû penser.

Au lieu de quoi, je regardais cet homme qui, en l'espace de dix minutes, avait réussi à m'agacer, à éveiller ma curiosité et à prendre mon idée plus au sérieux que la plupart des personnes rencontrées au cours des six derniers mois.

— Monsieur Maksymilian ?

— Maks, me corrigea-t-il.

— Jagna.

— Je sais.

Je souris malgré moi.

— Ne m'apportez pas de bon sens en cadeau, Maks.

Il me considéra attentivement.

— Et si je vous apportais quelque chose dont vous avez réellement besoin ?

Je ne répondis pas.

Parce que, soudain, je ne savais plus ce qui m'effrayait le plus : qu'il essaie de mettre un terme à mon rêve, ou que je puisse avoir envie de le laisser y prendre une place plus importante que celle que j'avais jamais accordée à quiconque.

Chapitre 1 - Le poids des choses impossibles

La voiture s'arrêta sur le parking de gravier, et l'homme qui en descendit perdit presque immédiatement ses lunettes de soleil. Je le regardai se pencher pour les ramasser, son téléphone plaqué contre l'oreille, et je sus aussitôt que notre réunion ne commencerait pas à l'heure.

Tomasz Wierzbicki, le coordinateur de l'événement artistique en plein air, possédait cette faculté particulière de toujours donner l'impression d'être en train de gérer trois catastrophes simultanément.

— Jagna ! lança-t-il en mettant fin à son appel. J'ai une bonne nouvelle.

— J'aimerais mieux l'entendre sans cette expression sur ton visage.

— Nous avons obtenu toutes les autorisations pour l'événement. Il ne reste que quelques questions techniques à régler.

Je jetai un regard à Maks. Il se tenait près du plan déplié, son casque sous le bras. Son visage n'exprimait rien d'autre qu'une attention courtoise.

— Quelques questions techniques, répétai-je. Comme c'est agréable quand les choses paraissent aussi innocentes.

Tomasz ne releva pas la plaisanterie. Il nous conduisit jusqu'au bureau provisoire aménagé dans l'ancien bâtiment d'exploitation de la carrière. À l'intérieur flottait une odeur de plâtre humide et de café de distributeur automatique. Des

calendriers, des cartes du site et une impression de mon projet étaient étalés sur une table métallique.

Depuis six mois, je contemplais ce dessin presque quotidiennement. J'en connaissais chaque courbe. Chaque endroit où l'acier devait paraître plus léger qu'il ne l'était réellement. Lorsque je découvris que quelqu'un y avait ajouté des annotations rouges, j'eus l'impression de trouver des corrections étrangères directement tracées sur ma peau.

— Qui a fait ça ?

Maks s'approcha de la table.

— Moi.

— Sans m'en parler ?

— C'est une analyse préliminaire, pas une modification du projet.

Sur le dessin étaient indiqués les assemblages inférieurs des bras, les directions prévisibles des efforts et deux endroits marqués d'un point d'interrogation.

— Ces points d'interrogation sont particulièrement encourageants, remarquai-je.

— Je préfère les voir sur le papier plutôt que découvrir des surprises pendant le montage.

Tomasz s'éclaircit la gorge.

— C'est précisément pour cela que j'ai demandé à Maks de collaborer avec nous. Il possède de l'expérience dans les grandes installations et les structures d'exposition. Jagna, ton concept reste inchangé. Il s'agit simplement de nous assurer que nous pourrons le réaliser.

— C'est-à-dire ?

Maks déplia une deuxième feuille.

— Je veux effectuer une analyse des charges dynamiques, examiner le sol aux points d'ancrage et tester une partie de la structure avant de commander les éléments définitifs.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— Si nous obtenons toutes les données, une dizaine de jours ouvrables.

Je laissai échapper un rire bref.

— Nous n'avons pas dix jours.

— Il nous reste six semaines avant l'inauguration, fit remarquer Tomasz.

— Et quatre avant la fin du montage. L'acier doit être commandé maintenant.

Maks posa un doigt sur l'un des bras incurvés.

— Si nous le commandons avec ces dimensions et que les études révèlent ensuite la nécessité de modifier les appuis, nous perdrons encore plus de temps.

— Et si les études ne révèlent rien ?

— Alors nous aurons la preuve que le projet peut être réalisé en toute sécurité.

— Vous avez toujours besoin de preuves pour croire en quelque chose ?

Il me regarda.

— Pour croire aux gens, pas toujours. Pour croire à une structure, oui.

Il n'y avait aucune agressivité dans sa réponse. C'était justement ce qui m'agaçait. S'il avait élevé la voix, il m'aurait été beaucoup plus facile de le considérer comme un

adversaire. Au lieu de cela, il parlait calmement, avec précision, comme si mes émotions étaient parfaitement compréhensibles, mais incapables de modifier les lois de la physique.

Tomasz tira une chaise vers lui.

— Écoutez-moi tous les deux. Nous ne pouvons pas repousser la date de l'inauguration. Les partenaires de l'événement ont signé des contrats, la promotion est programmée et les invités ont prévu leur déplacement. Si l'installation ne passe pas les contrôles de réception, nous ne pourrons pas l'ouvrir au public.

Je lui lançai un regard acéré.

— C'est une menace ?

— C'est une information que je ne peux pas te cacher.

Il avait raison. Cela ne rendait pas ses paroles plus agréables.

Ce projet était le premier depuis des années que je n'avais pas à financer avec mes propres économies. Après trois expositions collectives, des dizaines de candidatures rejetées et des mois consacrés à des commandes qui n'avaient rien à voir avec mes ambitions, j'avais enfin obtenu l'occasion de créer quelque chose qui m'appartenait véritablement. Je ne voulais pas d'un nouveau compromis aboutissant à une œuvre séduisante sur les visualisations, mais qui n'aurait plus grand-chose à voir avec mon idée initiale.

— Montre-moi exactement ce que tu proposes, dis-je à Maks.

Il poussa une feuille vers moi.

Il proposait de renforcer la base, de modifier la disposition des ancrages et de limiter l'amplitude du mouvement des deux panneaux extérieurs. J'étais prête à envisager les deux premières solutions. La troisième s'attaquait directement au cœur de mon concept.

— Non, déclarai-je.

— Je n'ai pas terminé.

— Si, justement. Si nous limitons le mouvement, toute l'installation perdra son sens.

— Nous le limiterons uniquement lors des fortes rafales.

— Autrement dit, au moment où il devrait être le plus visible.

Maks réfléchit un instant à mes paroles.

— Montre-moi.

— Quoi ?

— Pourquoi cette amplitude est indispensable.

Au lieu de répondre, je sortis mon carnet de croquis. Plusieurs pages contenaient des dessins réalisés lors de mes précédentes visites à la carrière. Je les disposai à côté du plan technique et désignai l'endroit où les trois surfaces devaient, pendant un bref instant, s'aligner parfaitement.

— Depuis ce point de vue, le spectateur ne verra pas trois éléments distincts. Il verra une seule fissure. Puis le vent l'ouvrira et révélera la roche derrière la structure. Ce mouvement est le sujet même de l'œuvre. Ce n'est pas une décoration.

Maks se pencha au-dessus des feuilles. Il était suffisamment proche pour que je perçoive une légère odeur de bois et de savon, étonnamment déplacée dans cette

pièce poussiéreuse. Sa manche effleura le bord de mon carnet, mais il ne chercha pas à s'emparer des dessins.

— Maintenant, je comprends, dit-il.

— Tu ne comprenais pas avant ?

— Je comprenais la forme. Je ne savais pas ce qui devait se produire entre ses différentes parties.

La franchise de sa réponse me surprit.

Tomasz reçut un nouvel appel et sortit du bâtiment. Nous restâmes seuls devant la table, penchés sur ce projet qui, pour moi, représentait une promesse et, pour Maks, semblait être une succession de questions auxquelles il fallait trouver des réponses.

— Nous pourrions utiliser un autre système d'amortissement, proposa-t-il après un moment. Un dispositif qui n'entrerait en action qu'au-delà d'un certain seuil de charge.

— Donc nous n'aurions pas besoin de modifier le concept ?

— Peut-être pas. Mais je dois le vérifier.

— Tu dois absolument tout vérifier ?

— Pas tout.

Je relevai les yeux. Il me regardait d'une façon que je n'arrivais pas à associer à une conversation strictement professionnelle. Il n'y avait aucune insistance dans son expression. Plutôt une curiosité mêlée d'une certaine prudence, comme s'il venait de découvrir que quelque chose d'imprévu pouvait éveiller son intérêt.

— Par exemple ? demandai-je.

— Par exemple, je sais déjà que je ne réussirai pas à te convaincre avec un argument sur la simplicité d'une solution.

— Un homme intelligent.

— En revanche, je peux essayer de trouver une solution tout aussi bonne.

Je souris.

— Voilà qui me plaît davantage.

Pendant la demi-heure suivante, nous examinâmes les autres dessins. Maks posait des questions que j'interprétais d'abord comme des tentatives de remettre en cause chacune de mes décisions. Ce ne fut qu'au bout d'un moment que je remarquai qu'il ne contestait pas mes compétences. Il s'intéressait à des éléments que, en tant que sculptrice, je n'avais pas l'habitude d'exprimer dans le langage des calculs : les déformations prévisibles, les variations du mouvement des panneaux, le comportement du matériau lorsque la température approchait de zéro.

Quand une réponse nécessitait une expérience, il ne prétendait pas la connaître.

Et lorsque je lui signalai une erreur dans son hypothèse concernant l'épaisseur d'un panneau, il la corrigea immédiatement.

Ce petit geste m'impressionna davantage que tous ses compliments précédents.

— Tu reconnais tes erreurs ? demandai-je.

— Généralement avant que quelqu'un ait le temps de les utiliser contre moi.

— Tu dois être un adversaire particulièrement difficile à affronter.

— Je n'avais pas prévu de le devenir.

Je ne répondis pas. Pendant un instant, j'eus vraiment envie de le croire.

Dans l'après-midi, nous retournâmes sur la terrasse inférieure de la carrière. Tomasz était parti rejoindre l'équipe chargée de préparer les installations annexes de l'événement, tandis que nous devions délimiter les zones destinées aux études. Le soleil avait glissé derrière le bord de la falaise. La pierre avait perdu son éclat du matin et pris une teinte froide, presque bleutée.

Maks déroula un mètre ruban. J'en tenais l'autre extrémité au niveau d'un repère et je l'observais vérifier la distance.

— Trente centimètres vers la droite, dit-il.

— S'il te plaît.

Il leva la tête.

— S'il te plaît.

Je me décalai.

— Tu vois ? La collaboration peut être agréable.

— Je n'ai pas encore essayé de te convaincre de déplacer toute l'installation.

Je me figeai.

— Pardon ?

Il désigna une portion de la terrasse plus éloignée de la paroi rocheuse.

— Le sol pourrait y être plus homogène. Si les études le confirment, nous aurons des ancrages plus faciles à réaliser et davantage de distance par rapport à la zone de chute des pierres.

— Mais nous perdrons la perspective.

— Nous pouvons recalculer les angles de vue.

— Une perspective ne se calcule pas, Maks. Elle se regarde.

Il posa le mètre.

— Dans ce cas, montre-la-moi encore une fois. Depuis l'endroit où le spectateur est censé se tenir.

Je partis la première. Nous nous arrêtâmes près de l'ancienne voie de transport. Je lui montrai l'étroit passage entre deux parois où, à une certaine heure, la lumière frappait les couches rocheuses de telle manière qu'elles semblaient presque transparentes.

— Ici, je veux que les gens sentent que tout est plus grand qu'eux, expliquai-je. Mais je ne veux pas qu'ils aient peur. Je veux qu'ils découvrent un espace qui ne cherche pas à les écraser.

Maks contempla longuement le paysage.

— Et si je trouvais un moyen de conserver cette vue tout en éloignant la structure du danger ?

— Alors je commencerais à soupçonner que tu es vraiment très bon dans ton métier.

— Une perspective terrifiante.

Je ris. Cette fois, sans le moindre effort.

Alors que nous revenions vers les voitures, mon téléphone vibra. Un message de la propriétaire de mon atelier me rappelait que je n'avais pas encore réglé le loyer du mois précédent. Je dissimulai l'écran avant que Maks puisse voir quoi que ce soit.

Il remarqua néanmoins mon changement d'humeur.

— De mauvaises nouvelles ?

— Des nouvelles ordinaires.

— Parfois, ce sont les pires.

Il ne posa pas d'autres questions. Je lui en fus reconnaissante, même si je n'avais aucune intention de le montrer.

Devant les voitures, il s'arrêta et sortit son carnet.

— J'ai une condition, annonça-t-il.

Évidemment.

— Je t'écoute.

— Aucun élément de la structure ne sera commandé ni fabriqué dans sa version définitive tant que nous n'aurons pas validé ensemble les paramètres de sécurité. Pas de raccourcis. Même si les délais nous mettent sous pression.

— Et ma condition, c'est que tu ne modifies pas la forme sans mon accord. Même si ta version est plus simple à réaliser.

— D'accord.

Il répondit si vite que je lui lançai un regard soupçonneux.

— Vraiment ?

— Vraiment. Si nous devons modifier le projet, nous le ferons ensemble.

Il me tendit la main.

Cette fois, notre poignée de main dura un peu plus longtemps. Pas parce que l'un de nous cherchait à la prolonger. Simplement parce que, pendant un court instant, aucun de nous n'avait de raison de se presser.

— Encore une chose, ajoutai-je avant qu'il s'écarte. Je ne veux pas que tu me traites comme une artiste qu'il faudrait protéger de sa propre imagination.

Son expression devint sérieuse.

— Et moi, je ne veux pas être l'homme qu'on a engagé uniquement pour qu'il appose sa signature au bas des risques pris par quelqu'un d'autre.

Pendant un moment, nous nous regardâmes sans parler.

C'était la première fois que je sentais que son calme dissimulait autre chose qu'une simple habitude professionnelle.

— C'est honnête, dis-je.

— Honnête, répéta-t-il.

Il rejoignit sa voiture. Je le regardai déposer sa sacoche sur la banquette arrière, puis poser un instant les mains sur le toit en baissant la tête.

Il n'avait pas l'air d'un homme simplement satisfait d'avoir terminé une réunion.

Lorsqu'il se retourna vers moi, il se redressa aussitôt. Il leva deux doigts en un bref geste d'adieu.

Je lui répondis de la même manière.

Ce ne fut qu'en prenant la route de la pension que je réalisai que, durant tout l'après-midi, je n'avais pas pensé une seule fois à lui comme à un obstacle.

Cela aurait dû me rassurer.

Au lieu de quoi, je commençai à me demander si je n'avais pas commis ma première erreur.

Chapitre 2 - Les limites que nous nous imposons

Le lendemain matin, je fus réveillée par une odeur de pain brûlé et la sonnerie de mon téléphone.

J'étais allongée dans la petite chambre de la pension où je logeais depuis une semaine, le temps des préparatifs. Derrière la fenêtre s'étendaient un jardin et, plus loin, des collines. Une lumière pâle filtrait à travers le rideau, tandis que ma veste, encore couverte de la poussière claire de la carrière, reposait sur une chaise.

Un message de Maks s'affichait à l'écran.

« J'ai une proposition concernant le système d'appui. Elle ne modifie pas la forme. Tu peux venir à neuf heures ? »

Je consultai l'heure. Il était sept heures vingt.

Je répondis : « Je peux. À condition que tu n'essaies pas de me corrompre avec du bon sens. »

Sa réponse arriva presque immédiatement.

« Avec du café ? »

Je souris à mon téléphone.

« Voilà un argument beaucoup plus sérieux. »

Je posai l'appareil et restai quelques instants à contempler le plafond.

Je n'aurais pas dû me réjouir autant de recevoir un message d'un homme que j'avais rencontré la veille. D'autant que je ne savais pas grand-chose de lui. Il avait trente-six ans, travaillait dans la conception de structures

d'exposition, savait reconnaître ses erreurs et semblait considérer la sécurité comme un engagement personnel.

J'ignorais s'il avait une famille. J'ignorais où il vivait. Je ne savais même pas si sa courtoisie était un trait de caractère ou une compétence professionnelle acquise pour survivre aux réunions avec des artistes obstinés.

Et pourtant, j'avais envie d'entendre sa voix.

Dans la salle de bains, j'attachai mes cheveux en un chignon négligé avant de les détacher de nouveau. Je m'observai quelques secondes dans le miroir, agacée par mon propre comportement.

— C'est un rendez-vous professionnel, déclarai-je à mon reflet.

Mon reflet n'avait pas l'air particulièrement convaincu.

J'arrivai à la carrière quelques minutes avant neuf heures. Maks m'attendait près de sa voiture avec deux gobelets en carton. Il portait un pull sombre et un pantalon de travail, et ses cheveux étaient encore légèrement humides. Lorsqu'il m'aperçut, il leva l'un des gobelets.

— Noir ou avec du lait ?

— Noir.

— Parfait.

— Comment le savais-tu ?

— Je ne le savais pas. J'en ai acheté deux différents.

Il me tendit le café.

— Et si j'avais voulu celui avec du lait ?

— J'aurais survécu à la déception.

Je pris le gobelet en essayant de ne pas sourire trop largement.

— Voilà une attitude très mature.

— J'ai trente-six ans. Il m'arrive de me comporter conformément à mon âge.

Nous nous dirigeâmes vers l'ancien bâtiment d'exploitation de la carrière, où un espace de travail avait été aménagé pour nous. À l'intérieur nous attendaient un modèle informatique ouvert sur un ordinateur et plusieurs coupes imprimées. Maks s'assit en face de moi, mais avant de commencer sa présentation, il fit pivoter son ordinateur portable pour que je puisse voir l'écran confortablement.

Ce petit geste attira mon attention.

Il ne s'était pas approprié l'espace. Il ne m'avait pas reléguée au rôle de spectatrice.

— J'ai pensé à un cadre de soutien indépendant, expliqua-t-il. Il serait dissimulé sous la partie visible de l'installation. Il permettrait de reprendre une partie des efforts sans modifier la forme des bras.

Une visualisation apparut à l'écran.

Je l'examinai attentivement. La solution était élégante. La structure supplémentaire disparaissait presque entièrement dans l'ombre des rochers, tandis que les bras d'acier demeuraient exactement là où je les avais dessinés.

— Cela pourrait fonctionner, reconnus-je.

— Pourrait.

— Tu es incapable d'affirmer quelque chose sans émettre de réserves ?

— Si. Ce café est bon.

J'éclatai de rire.

Pendant l'heure suivante, nous analysâmes les dimensions. Notre discussion ressemblait parfois à un duel, mais j'y trouvais de plus en plus souvent quelque chose d'agréable. Maks posait des questions précises sans me retirer le droit d'y répondre. Lorsque nous n'étions pas d'accord, il cherchait des justifications plutôt qu'à prendre le dessus.

Je n'étais pas habituée à ce genre de collaboration.

La plupart des personnes avec lesquelles j'avais travaillé se répartissaient en deux catégories. Les premières admiraient le projet jusqu'au moment où il fallait résoudre un problème. Les secondes voulaient le simplifier avant même d'avoir compris pourquoi il avait cette forme.

Maks n'appartenait à aucune des deux.

— Je veux clarifier encore une chose, dis-je en posant mon crayon.

Il leva les yeux.

— Je t'écoute.

— J'ai besoin d'une répartition claire des responsabilités. Tu es chargé des calculs, de la structure et de la sécurité. Moi, je suis responsable de la forme, des matériaux visibles par le public et du résultat artistique final. Si un conflit apparaît, nous ne prenons aucune décision sans en discuter.

— D'accord.

— Et aucune modification transmise à l'organisateur dans mon dos.

Cette fois, il ne répondit pas immédiatement.

— Si je détecte un danger immédiat, je serai obligé de le signaler, que nous en ayons discuté ou non, dit-il. Je ne peux pas te promettre le contraire.